

13

. VIII .

Louis-François-Déonor de la Foye, Comte de la Foye, fils aîné de Charles-Antoine-François de la Foye et de Louise-Alexandrine de Bandran, naquit en 1781. Il n'avait donc que huit ans quand eut lieu la Révolution. On a vu plus haut qu'après le voyage de Varennes, en août 1791, son père le fit inscrire en même temps que lui-même sur la liste des charges du Roi. Il émigra avec ses parents, sans doute peu de temps après. Il partagea leurs deboires et leurs souffrances en Allemagne. Esprit très littéraire, très averti et très scientifique, avec même à ses heures, c'est à lui qu'est dû le relèvement de sa famille que la Révolution avait ruinée. Il fut aidé considérablement dans cette tâche, qui comprenait l'éducation de ses deux jeunes frères nés à l'étranger, par son ami intime Adalbert de Chamisso qui avait émigré avec lui et qui devait se faire en Allemagne par ses écrits et sa science un nom impérissable. Non content de conseiller son cousin, Chamisso vint même lui rendre visite à Caen et se rendre compte par lui-même des résultats obtenus.

La correspondance de Louis de la Foye avec Chamisso et celle de Chamisso avec Louis de la Foye nous ont été conservées. Elle fait partie des archives de M. Paul Desbois, carrier, petit fils de Louis, à part quelques pièces qui sont la propriété de la Bibliothèque de Berlin. Ces lettres forment une contribution importante

à l'histoire de la famille de la Foye et à celle de la vie intime de Chamisso. Espérons qu'elles seront un jour publiées. Seuls quelques extraits en ont paru dans la Revue des deux mondes, année 1840, dans un article d'Ampère. Elles sont écrites en allemand et leur traduction demandera beaucoup de soin. On verra plus loin que, bien que très touché de l'accueil qui lui avait été fait à Berlin et des amitiés sérieuses qu'il y avait formées; bien que ne pouvant pardonner à la France la révolution régicide et spoliatrice, Schlegel souffrait cruellement du mal du pays et qu'une fois rentré dans sa chère Normandie, il ne la quitta que pour subvenir aux frais nécessaires par les études de ses frères dont il s'occupa exclusivement. Trop fier pour servir l'Empire, trop indépendant pour solliciter le Pouvoir, qu'il vint de Bonaparte ou des Bourbons, Louis de la Foye, qui aurait pu et dû se faire un nom dans les lettres, comme son ami Chamisso, préfère vivre ignoré, faisant modestement son devoir; les résultats qu'il obtint lui devinrent de la part de ses chers petits enfants et de ses chères petites neveux une reconnaissance éternelle.

En 1800 nous trouvons Louis de la Foye à Lubarch, près de Czarnikou, petite ville non loin et au nord de Posen (Posnanie). Son protecteur, un polonais, M. de Frimariski, sollicite alors pour lui de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, un poste dans l'armée prussienne. A la suite de ses démarches il entre au régiment de Winning, et il meurt le 24 septembre 1803 le brevet de "Führer"

c'est à dire de "port d'appel". Malgré sa sympathie non déguisée pour l'Allemagne, ses yeux sont pourtant constamment tournés vers la France. En l'an IX (1801) il est autorisé par le ministre de la Police Fouché — et par l'intermédiaire du général Beurnonville envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République à Berlin — à venir à Paris s'occuper de ses pauvres intérêts, mais à la charge par lui de rester sous la surveillance de sa commune et sans être autorisé à rentrer définitivement en France. Quelque temps après il revient encore en France pour y obtenir sa radiation de la liste des émigrés. Il y est encore quand il obtient le 17 juin 1803 un passe-port pour rentrer à Berlin, passe-port qui lui est délivré par personne mise de Lucchesini, ministre d'État du Roi de Prusse et son envoyé extraordinaire près du Premier Consul Bonaparte.

Survient la mort de son père à Caen le 4 mai 1804. Alors il n'y tient plus; il donne sa démission (qui est acceptée le 10 novembre 1804) et court embrasser sa mère et ses jeunes frères ~~à Paris~~ <sup>le 30</sup> ~~le 30~~ jours de juin. Et pourtant il lui en coûte de quitter les excellents amis qu'il laisse à Berlin, en premier lieu son cher Chamisso, et Karl Varnhagen von Ense, Ephraïm, Neumann, Cécile Durvray, française vivant depuis longtemps en Allemagne et qui était en cognetterie avec Chamisso. C'est alors que commence la correspondance dont j'ai parlé et dont je vais donner quelques extraits.

« J'habite à Caen, avec ma famille et une

servante, une sorte de petite maison de campagne dans la ville, toute petite et qui me permet encore de loger un ami dans ma chambre. Joins à cela 1400 livres, et tu comprends toute notre fortune. Tous les matins et tous les soirs, je vais dans mon jardin, je fume une pipe en l'honneur de l'Allemagne, pense à vous et à ma bien aimée et me console du triste avenir qui s'ouvre devant moi. Aussitôt après mon arrivée, j'ai mis allé chez les gros Bonnets de la ville, et, comme nous avons un lycée, je voulais tout de suite devenir professeur d'allemand. Tous les émigrés te vantaient de mes talents; malheureusement on n'y enseigne pas de langues vivantes..... Ma mère ne veut plus se réparer de moi. Voilà donc comme je vivrai: j'aurai peut être un petit emploi de 1000 livres, j'élèverai mes frères, je me sacrifierai pour eux et, pour ma mère, je deviendrai veuf..... à moins que quelque bonne et riche âme féminine ne prenne pitié de moi. Cependant je ne grogne pas. Tout ce que je fais, je le fais librement et sans regret. — J'ai trouvé ma mère très mal et cependant très courageuse. j'espère qu'elle se réhabilitera..... elle m'a conduit de nouveau chez ses amis malgré ma résistance désespérée. Bien que de vieilles caricatures sans goût ni couleur qui n'ont même pas le mérite d'être "réussies". J'aperçois bien quelques jolis visages; mais on n'a pas le droit de les regarder, pas le droit de causer avec elles.

121

Oh! les maudites cérémonies! J'espère cependant  
de trouver une société plus agréable afin que,  
quand tu prendras une permission, tu vois  
autre chose que des caricatures. Car tu  
prendras une permission, tu viendras à Paris  
et par conséquent quelque temps chez moi. Je  
pense toujours à la journée des adieux. Quand  
je suis de mauvaise humeur, ces souvenirs  
me consolent et souvent le passé devient  
pour moi le présent. Faites de même, des  
amis; évoquez souvent ces moments sacrés  
et portez mon deuil car je suis venu  
en un pays païen, où on parle beaucoup  
de religion mais où elle n'a jamais  
répandu et ne répandra jamais ses rayons  
brûlants. Les vieilles femmes m'aiment et  
s'étonnent en voyant que j'évite les jeunes  
gens d'ici. Elles croient que c'est par  
religion; eux-là pensent que je suis  
trop bête pour faire la noce; et c'est ainsi  
que je suis méconnu et méprisé de beaucoup  
de gens. Je ne souhaite pas que beaucoup me  
comprennent complètement, mais je voudrais  
trouver des frères qui connussent les signes  
de notre sainte religion. Vaux superflus! Je  
commence à croire que vous êtes les seuls. Faites  
des prosélytes pour la T.T.P.A. Ici il n'y en  
a pas..... Mais je remarque que je t'ai  
écrit une véritable jérémiade. Tu m'en tiens  
là..... J'ai encore trois visites à faire  
dans les environs. Quand je les aurai oubliées,  
je me remettrai au travail (des poésies), car  
vraiment les sorcières de ce pays emprisonnent

toute heure de méditation, et je ne peux évoquer  
 l'image de ma bien aimée sans qu'elle apparaisse  
 escortée de quelques Furies Caennaises! .....  
 Il y a ici une vieille grand-maman qui me poursuit  
 tout particulièrement. Elle a deux très jolies  
 filles et, du jour où elle me vit, elle m'admira.  
 Souvent elle me pria de lui rendre visite,  
 et, comme je tardais un peu, elle vint elle-  
 même chez ma mère. Il faudra bien que  
 bon gré mal gré j'aime une de ses filles.  
 ..... Donc, tu veux partir pour l'Orient?  
 Heureux homme! Si seulement je pourrais  
 partir avec vous! Écoute: si à un moment  
 là je suis libre, il faudra que vous m'  
 emmeniez. Je travaillerai de mon mieux  
 jusque là, et si je ne suis pas encore à  
 votre hauteur, je vous servirai, dirigeant  
 votre ménage et m'efforcerai de me rendre  
 utile ..... Je devrais donc t'envoyer des  
 poésies? Comment le pourrais-je? Même  
 si j'avais ton art! Je suis tombé dans la  
 prose la plus vulgaire et j'ai bien du  
 mal à sauver de ce marécage mon pauvre  
 moi. Dans trois jours, je pars pour une  
 semaine, puis je ferai quelques visites  
 et un pèlerinage à la Sêlirande pour voir  
 la côte. Adieu. Amis.

Pour expliquer certains points obscurs de cette  
 lettre et d'autres de la suivante, il faut savoir  
 que Chamisso, de la Foye et d'autres amis avaient  
 fondé à Berlin un cercle, le Cercle de l'Étoile Polaire,  
 sorte de société secrète plus ou moins affiliée à  
 la Franc-Maçonnerie dont la devise grecque

était "ΤΟ ΤΟΥ ΗΘΟΥ ΔΙΣΤΡΟΝ" et qui se retrouve sur tous les cachets de ses lettres.

· Au 15 juillet 1804 : " Si mes études s'éteignent, que deviendrai-je, pauvre malheureux que je suis ? Oh! ne m'abandonnez pas car je sens que je tombe et c'est à peine si j'ai la force de lutter contre les impressions mauvaises qui m'assaillent de tous côtés. Ce que j'éprouve est étrange. Je suis si inquiet que je ne puis rester une demi heure à la même place. Je suis perpétuellement en quête de quelque chose; j'erre, je n'ai pas de repos et je ne trouve nulle part de satisfaction, car c'est mon ami bien-aimé que je cherche, mon bon, mon sincère Chamisso et je ne le trouve nulle part..... Je fais des essais (de poésie) mais je retombe comme un vaisseau dont on a coupé les ailes ou comme un papillon qui cherche à s'élever dans une atmosphère humide. Tu seras le confident de ces essais, car à qui dois-je chanter les chants du cygne?..... J'ai voyagé et dois aller bientôt à la chasse. Je suis obligé de circuler sans cesse avec ma mère. A Bayeux nous avons passé quelque temps chez un vieux fou amoureux. J'ai failli mourir d'ennui. Quand je n'y tenais plus, j'allais jusqu'à la mer, le tome VIII de Goethe et ton "Almanach des Muses" dans ma poche. Tout était nouveau pour moi et j'étais comme transporté dans un autre monde. Animaux, plantes, horizons, tout cela me paraissait encore inconnu. Je marchais, me

27

Baignais, lisais, regardais et rêvais le soir le cœur joyeux et les poches pleines. Quand je contemplois l'étendue infinie qui embrasse en un même amour amis et ennemis, je pensais à notre ordre (l'étoile du Nord) aussi libre et infini et je pleurais sur mes frères qui m'ont laissé à moi-même dans ce désert, sur le présent qui m'enchaîne sans pitié. Te t'écries tout cela pour une raison : tu sais combien le monde est changeant ; je crains de ne plus pouvoir t'écrire aussi librement dans quelque temps. De sombres nuages se rassemblent à l'horizon et viennent, lents et terribles, sur nous. Ma mère souhaiterait presque que je fusse encore parmi vous, et cependant elle n'a pas le courage de me dire de partir. Nous avons peur qu'on ne me laisse pas en repos. Dans tous les cas je compte sur toi, et si les difficultés de ma situation m'obligent à venir à toi, je le ferai : tout cela est encore bien loin, mais possible. Cependant je ne crains rien. Je veux, si je le puis, me jeter dans la mêlée et combattre au moins une fois avec rage contre la destinée. Ce que je pourrais te dire, tu l'apprendras toi-même là-bas. Dans tous les cas, ma mère reste à Coen, et si je venais à dis paraître pour long temps, tu aurais eu de mes nouvelles. Dis-moi bientôt, au cas où je devrais émigrer à nouveau, si je pourrais trouver un gîte là-bas jusqu'à ce que je trouve quelque chose de certain. On ne sait jamais dans quelle situation on peut se voir et je ne veux pas reprendre mon ancien service."

Le 21 septembre 1804. "Tu me demandes ce que je fais ? Peu de chose. j'écris mon deuxième frère



Adolphe avait alors 6 ans.

Chamisso et La Foye avaient songé à traduire en commun le roman de Goethe Wilhelm Meister. Chamisso devait en traduire les vers et l'entreprise n'aboutit pas.

Eugène avait 9 ans.

Sa démission fut acceptée le 10 novembre.

(Adolphe) dont l'éducation a été complètement ratée. Je ne sais si j'arriverai à le mettre dans la bonne voie. Je traduis Homère pour mon compte ..... Wilhelm ne va pas plus vite, si je me voyais capable d'écrire correctement en prose, cela irait plus rapidement. Quant à toi, traduis les vers de la première partie ..... Je lis Montaigne; c'est ma seule lecture banale."

Début d'octobre. "Tu demandes ce que je fais? Le matin je donne une leçon à Eugène, le plus âgé de mes frères. A 9 heures, je vais à l'hôpital et apprends l'anatomie, car si ce diable d'or ne me fait pas défaut, je veux devenir un fils d'Esculape. Mais, pour cela, il faudra que j'étudie deux années ici et quatre à Paris, car ici, dans notre Normandie si bien peuplée, on n'apprend que la chicane. — Le reste, donne une leçon d'allemand à un gosse aussi paresseux que bête, répète avec mon frère, dîne, puis fais les visites d'affaires. Le soir je m'écris, lis Homère et nos bons livres, puis: bonsoir. En même temps que j'expédie cette lettre, j'écris à mon général (allemand) et demande mon congé. Cela me fait presque de la peine ..... car tu es encore là. Je lui dis que je te charge de vendre ce que j'ai là-bas et de régler mes comptes avec le réplément."

A cette lettre Chamisso répondit qu'il avait parlé de la chose aux généraux Winning et Scharostadt et qu'il aurait son congé.

28 décembre 1804. "On voulait me faire bâtir un bien beau château en Espagne, mais ça n'ira pas pour bien des raisons. Si on ne peut réutiliser

130

On voit les idées fort communes alors d'aux l'aristocratie en qui <sup>avaient</sup>  
fini par y introduire la Franc. Maçonnerie avec l'aide de Voltaire  
et de l'Encyclopédie. 5 des fautes en plumes d'illusion que l'avenir  
allaient se charger de démentir.

la chose, on peut du moins en parler. Sa plus  
 riche jeune fille d'ici habite dans la même maison  
 qu'une cousine à moi. Son père, un homme âgé,  
 assez plein de préjugés, ne voit personne et vit  
 tout seul. Ma cousine voulait, à mon intention,  
 se mettre bien avec ces gens là, m'y introduire,  
 et je devais me charger du reste. Mais la fille,  
 toute jeune et innocente créature, est encore trop  
 jeune (13ans) et, avec nos habitudes, on ne  
 peut rien faire de bon. Quel bonheur si le père  
 me donnait une promesse conditionnelle et me  
 chargeait de terminer l'éducation de ce jeune  
 ange ! Hélas ! ce bonheur ne m'est pas réservé.  
 — Je m'occupe encore de mon Eugène et je t'avoue  
 que je ne sais pas ce que je dois lui enseigner,  
 ni comment. Je suis déjà arrivé à un  
 résultat : il a oublié ce qu'il avait appris jusqu'  
 ici, par exemple une belle grammaire dialoguée  
 et de la mythologie. Je lui apprends naturellement  
 l'allemand, mais il ne fait que peu de progrès.  
 C'est de ma faute, sans doute, mais j'ai oublié  
 plus qu'ici de te prier de me donner quelques  
 conseils à ce sujet. Comment dois-je m'y  
 prendre pour l'histoire et la géographie ? C'est  
 une énigme pour moi. En ce qui concerne la  
 religion, je m'en rapporte à ma mère. Je ne peux  
 me décider à en parler avec lui. Je souffre  
 déjà suffisamment de le faire lire dans la  
 Bible aussi mal et d'ignorer qu'expliqué de Royanmont.  
 C'en est bien fini de la partie extérieure de la  
 Religion. Les prêtres la tiennent par leur propre  
 morale et l'on ne voit plus ici que les femmes  
 dans les églises. Il y a aussi ici des Réformés

Ce que l'ecclésiastique averti dont il est ici question avait rapporté  
à Louis de la Forge, ce n'était pas le séjour à Berlin  
mais les idées rationalistes qu'il avait rapportées d'Allemagne  
en son affiliation à la Franc-Maçonnerie d'Outre-Rhin sous  
l'enseigne de "l'Étoile du Nord"

mais ils ne sont guère plus considérés par moi  
 que les voleurs de grands chemins. Un prêtre d'ici  
 a été jusqu'à me reprocher publiquement d'avoir  
 pu choisir comme garnison une ville aussi  
 de Bauché, aussi hérétique que Berlin. Je soupire,  
 lève les yeux vers le Nord et me console par  
 l'adoration de notre étoile, notre vierge éternelle.  
 Oui, mon ami, la Religion qui nous unit tous  
 trois durera éternellement, et ni l'exode, ni  
 la calomnie ne sauront la nuire."

Chamisso répondit en traçant un plan pour  
 l'éducation d'Empire, et ses conseils furent  
 suivis ponctuellement par son ami.

7 avril 1805. - "Il y a bien ici (à Caen) une Académie.  
 Elle se rassemble quand un de ses membres "laque"; on  
 le loue à tour de bras, puis on en élit un autre  
 d'un nouveau "genre" pendant une heure. Une fois par  
 hasard un poète lit d'une voix glapissante de pitoyables  
 élucubrations; puis ils attendent avec impatience que  
 le Diable revienne chercher un des leurs. Voilà ce qu'on  
 fait ici pour la science."

Mais cette étoile, cette académie, ces traductions ne  
 mettent pas le pain sur la planche ni l'argent dans la  
 bourse. Or il en faut pour l'éducation de ses jeunes frères  
 et pour l'entretien de la famille. Puis songe toujours  
 au mariage, mais il ne se mariera pas à tout prix. En  
 juillet 1805 n'a rien pu l'idée de lui faire épouser la  
 fille d'un maître de forges; elle ne sait ni lire ni écrire.  
 Elle refuse. Ses idées de tristesse et de mélancolie ne  
 font que s'accroître.

16 octobre 1805. - "Je suis ici dans mon pays natal  
 (dis-je). Les deux souvenirs de mes joies d'enfant sont  
 les seules pensées qui bouillonnent dans mon cœur."

15  
Il s'agit sans doute ~~de~~ son oncle, le chevalier Jean Pierre de la Foye, qui semble avoir habité Olécy, chez sa sœur Antoinette Henriette de la Foye, veuve de Nicolas-Antoine de la Boderie et parente par alliance de Charlottte Corday.

Comme je l'aime, le tendre gazon sur lequel j'ai si souvent reposé! Comme l'air est pur ici et l'ombre fraîche! Mon sang circule dans mes veines deux fois plus vite et cependant, je peux te le jurer, ce n'est que corporellement que j'aime ce pays: mon esprit le hait à l'encontre de mes sens. Je voudrais m'enfuir, m'enfuir pour toujours. Je suis si dur d'aller jusq'au seuil de la maison de mes pères et de n'avoir pas le droit de la franchir, de n'avoir même pas le droit de regarder la maison avec des yeux humides, sans devenir suspect. Aussi je chasse toute la journée et la course calme ma mauvaise humeur. Quand je rentre tard, je me couche sous un arbre qui était à moi et je le force à mettre encore son ombre à mon service!"

Peut-on décrire d'une façon plus émouvante une visite de banni au berceau de son enfance? Le style poignant, riche, cinqué est rival de celui de Chateaubriand. On y voit poindre l'aurore du romantisme.

Un accident rompt la monotonie de sa triste existence.

16 août 1806... "Un oncle à moi s'était fait tant d'ennemis qu'on a songé à l'assassiner; mais la balle frappa un de ses domestiques, et mon oncle, accusé de meurtre, fut jeté en prison où il dut rester trois mois. Son innocence vint enfin d'être reconnue. Tu ne peux t'imaginer ce que j'ai souffert."

Puis les années de misère vont se succéder. Pour venir en aide à sa mère et à ses petits frères il se décide à accepter une modeste occupation, celle



de secrétaire civil du commissaire ad hoc des  
 des guerres David (commandant militaire) à la  
 grande Armée. Il recevra, en plus du logement,  
 nourriture et 100 francs par mois. Il part donc  
 pour l'Allemagne et rejoint le grand quartier général  
 à Pulda aux environs de mars après avoir supplié  
 son ami Chamisso de venir le remplacer auprès de  
 sa mère. Tout de suite il regrette sa décision et  
 souhaite de sortir du "mariage où il est enlié".  
 La bataille d'Eylau vient d'être gagnée par Napoléon  
 sur les Russes le 8 février; Santzick va être mis le  
 26 mai; la bataille de Friedland, remportée le  
 14 juin; la paix sera signée à Tilsitt le 8 juillet.  
 C'est une époque glorieuse pour nos armes, mais  
 une triste période pour le pauvre Louis de la  
 Foye. La lettre suivante nous en dit long sur ses  
 misères; elle est datée de ~~octobre~~ 1808. Il n'était  
 plus secrétaire d'Antoine David; <sup>il avait été remplacé</sup> ~~il avait été~~ un  
 autre commissaire des guerres nommé Nogarède  
 vers février 1808 à Dirschau près Santzick; il  
 avait quitté celui-ci dès le printemps et était  
 retourné à Lubasch près de son ami le <sup>comte</sup>  
 Krimowski chez qui il était tombé gravement  
 malade. Cette lettre est écrite pendant ces <sup>circumstances</sup> ~~sa~~ ~~circumstances~~

29 octobre 1808. - "Je pourrais donner des leçons à  
 Varsovie et conserver ainsi ma liberté. Si je trouve  
 trop peu de leçons, il faudra sans doute que je me  
 décide à accepter les chaînes d'un préceptorat, mais  
 ce ne sera qu'à prix d'or. Ce serait sans doute pour  
 moi la meilleure solution. Tu sais que je n'ai  
 pas fait d'études sérieuses. C'est en enseignant que  
 je serais le mieux placé pour le faire. Je ne sais  
 que très peu de latin. Il faudra bien que je l'

apprene et il en sera de même des autres  
 sciences. Je pourrai revenir à la maison et  
 profiter de tout ce que j'aurai ainsi acquis....  
 Tu me demandes pourquoi j'ai quitté David ?  
 1<sup>o</sup> Parce qu'il est bien la brute qui se puisse  
 trouver sur terre. Quoique baptisé, il a conservé  
 tous les défauts du juif du peuple. Il me doit  
 encore deux mois d'apprentements et je l'aurais  
 rosé d'un portane si sa femme ne l'avait  
 empêché. Ça ne nous empêche pas d'être maintes  
 bons amis !, 2<sup>o</sup> Parce que celle qu'il appelle sa  
 femme n'est qu'une vulgaire p..... Ils passent  
 un quart de leur temps à s'embrasser et le  
 reste à se battre, si bien qu'on peut rarement  
 les voir sans bleus ni bosses. Comment  
 pourrais-je vivre heureux dans une maison  
 qui ressemblerait à un B.... ? Comment vivre  
 avec des gens qui étaient la risée du monde ?"

Aussitôt après avoir reçu cette lettre, Chamisso  
 écrivit à son amie Rosa-Maria (la sœur de  
 Varnhagen qui habitait Hambourg) pour lui  
 recommander Louis de la Foye. Voici la lettre  
 de Chamisso telle qu'elle existe à la Bibliothèque  
 de Berlin. Elle est telle qu'est l'original, elle  
 fait tout d'honneur à la fidélité amicale  
 qui unissait les deux jeunes gens, qu'il convient  
 de la reproduire in extenso :

"Je vous ai déjà parlé de Louis de la Foye.  
 « Je réponds de lui comme de moi-même. C'est  
 « un cœur d'or, une âme douce et sensible, un  
 « caractère ferme et sur lequel on peut se reposer.  
 « Il a quelque connaissance des mathématiques, de  
 « l'histoire, de la littérature, de plusieurs parties de

41

« l'histoire naturelle. C'est un musicien. Les langues  
« anciennes ne lui sont point inconnues. Il lit à  
« peu près l'anglais. Quant à l'allemand, il l'  
« écrit encore un peu plus incorrectement que moi,  
« mais le prononce beaucoup mieux. Ce de la Foye  
« est maintenant sans place en Pologne et sur  
« le point d'accepter un poste assurément avantageux  
« qui l'entraînerait peut être jusqu'au milieu  
« de l'Ukraine. Son intention est de se créer,  
« à force de privations et de travail, une situation  
« indépendante pour l'avenir. J'aimerais tant,  
« au lieu de le voir tomber au loin dans le pays  
« de sauvages, le savoir dans un milieu sympathique  
« et ami. Que puis-je lui souhaiter d'autre,  
« sinon de vivre dans un milieu où je voudrais  
« vivre moi-même? Je souhaite vivement  
« que, grâce à votre aimable entremise, nous  
« puissions le conserver près de nous. »

Avant que Chamisso eût pu recevoir une  
réponse de Brn. Maria, de la Foye avait déjà  
renoncé à l'idée d'accepter un préceptorat en  
Pologne ou en Prusse. Il a repris du service  
civil et libre dans les armées de Napoléon. Au  
milieu de décembre 1808 il est à Hanovre où il  
entre en fonctions. L'ambassade d'Erfurth vient d'arriver  
lui au mois d'octobre entre Napoléon et le Czar;  
les armées impériales sont en France, mais  
plusieurs détachements restent en Allemagne  
pour garantir l'exécution des clauses du traité  
de Tilsitt. Vers la fin du mois, de la Foye va  
rendre visite à Chamisso à Berlin; il y tombe  
gravement malade chez son ami ainsi que le  
prouve une lettre de Chamisso écrite après sa

43

guérison - en janvier 1809 à une autre amie  
de Hambourg M<sup>me</sup> Fanny Hertz. Dans cette lettre  
Chamisso s'excuse d'être resté longtemps sans écrire  
" j'avais du moi un ami malade, de la Foye. Il  
" était venu me voir, est tombé malade, et, avant  
" même d'être complètement remis, est allé rejoindre  
" l'Arinée du Rhin dans laquelle il a trouvé une  
" situation avantageuse. Tant qu'il a été près  
" de moi, je lui ai consacré tout mon temps."

C'est à Bayreuth que de la Foye rejoint  
l'Arinée. Le 11 février 1809 il est à Erfurt  
souffrant de la fièvre, attristé par les mauvaises  
nouvelles qu'il reçoit de Cœn. Sa mère, malade,  
est sur le point d'être ruinée par la banqueroute  
d'un individu à qui elle a confié 20.000 francs.  
Il voudrait bien rentrer en France, mais ne  
veut à aucun prix être à charge à sa mère.

Mais la guerre a repris avec l'Autriche  
au mois d'avril 1809. Successivement les Français  
sont vaincus à Thann, Abensberg, Landshut,  
Eckmühl, Batis bonne; ils entrent le 13 mai à  
Vienne; puis ils remportent ~~une~~ la célèbre victoire de Wagram le 6 juillet. L'  
Autriche est écrasée. Le 4 août Louis de la Foye,  
qui était toujours à Erfurt, reçoit l'ordre de se  
rendre à Vienne. Il y rencontre le mois suivant  
son ami Varnhogen qui venait de prendre du  
service dans les armées russes. Cette rencontre  
se fit dans des circonstances curieuses que  
Varnhogen a rapportées dans ses Mémoires (II. pp.  
186, 187):

" Je retrouvai, dit-il, d'une façon tout à fait  
" inopiné mon cher Comte de la Foye dans un

En 1811 il habitait place Camare, à Caen

« corridor. Nous ne nous étions pas vus depuis six  
 « ans et nous nous trouvâmes tout à coup nez-à-  
 « nez. Nous nous reconnûmes en même temps et, sans  
 « dire un mot, nous tombâmes dans les bras l'un  
 « de l'autre. De la Foye semblait tout débarrassé.  
 « Quoiqu'il fût arrivé à Vienne à la suite d'une armée  
 « victorieuse, il ne semblait pas prendre grande  
 « part à la gloire et au profit de ses compatriotes.  
 « Lui-même, ainsi que sa mère resté en Normandie,  
 « se trouvaient depuis longtemps dans une situation  
 « précaire. Il n'était ni obligé de prendre une  
 « fonction, un métier; comme noble et comme  
 « ancien officier, il aurait pu de façon très avantageuse  
 « entrer dans l'armée, mais ses convictions lui défendaient  
 « de combattre pour Napoléon, et il trouva plus  
 « digne de sa noblesse de la renier et de disparaître  
 « dans les humbles fonctions d'un employé de  
 « l'administration que de mettre son nom ouvertement  
 « au service de l'usurpateur. Malheureusement sa  
 « modestie ne lui servit pas à grand chose. Attiré  
 « à Vienne par des promesses trompeuses, il ne  
 « trouva pas tout d'abord le moindre poste....  
 « Un peu plus tard il trouva par la faveur d'un  
 « garde-magasin un petit emploi subalterne et  
 « dut partir pour Tragen surveiller la fabrication du  
 « pain de guerre. »

En 1810 Louis de la Foye était rentré à Caen. En 1811  
 il est nommé professeur de mathématiques au collège  
 de Bayeux. En 1814 il est professeur à Alençon.  
 Avec le retour des Bourbons, sa situation pouvait  
 s'améliorer. Il n'en est rien. Il ne demande rien  
 et ne réclame la recommandation de personne. Il  
 reste professeur de Faculté et nous savons qu'en

17  
Charles-Louis de Sevelinges était né à Amiens le 28 décembre 1767. Il mourut à Paris en mai 1831. Officier émigré à l'armée des Princes, gendarme de la garde du Roi, il épousa le 13 décembre 1803 Marie-Prose Perrotte Arnault veuve de Dominique de Comières dont il n'eut pas d'enfants. Il fut maintenu dans sa noblesse par Lettres Patentes du 16 août 1829 (Préverend, Titres et avancements de la Restauration). Cette famille fut anoblie le 5 février 1720 par une charge de secrétaire du Roi au grand Palais. Armes: d'azur au charbon d'or accompagné de 3 étoiles d'argent 2.1. au chef de quenelles chargées de 2 croissants d'argent.

1815 son cours public de physique étoit très suivi et très apprécié. En 1818 il annonce à Charnisso que son frère Eugène est dans l'artillerie et que son frère Adolphe a été reçu à l'École Polytechnique "voilà", dit-il, "les résultats auxquels nous sommes parvenus".

C'est à Vire, en septembre 1818 qu'il épousa M<sup>lle</sup> Julie Caroline de Sevelinges de Carvage, fille de Charles Louis de Sevelinges, traducteur connu, laquelle mourut à Caen le 1<sup>er</sup> juin 1837.

Sa correspondance donne quelques détails sur son mariage :

"Me voici marié depuis un mois et demi. Ma femme est jeune et bonne, malheureusement pas plus riche que moi; j'espère cependant que nous tirerons d'affaire. Sa mère et elle ont reçu un pensionnat pour jeunes filles, et je suis toujours professeur comme par le passé. . . . . Moi aussi j'ai dû voyager: j'étais sur le point de partir pour Constantinople, mais maintenant c'est fini et je suis fixé en France."

Dans le cours du même été Charnisso, à son tour, annonce à son ami ses fiançailles avec Antonie Piasté. Le doit se marier en septembre Louis de la Foye, en le félicitant, lui donne quelques nouveaux détails sur sa jeune femme :

"Ma femme est plus grande que moi, assez pâle et blonde, sérieuse et même froide avec les inconnus; mais affable et cordiale avec les amis. Elle est de Soissons et s'appelle Caroline de Sevelinges, de la famille du célèbre calembouriste de Bièvre. Malheureusement ses parents ont perdu toute leur fortune, sauf environ 10.000 francs; mais



j'étais destiné à épouser une jeune fille sans fortune; une riche, je n'aurais jamais pu l'aimer.

L'année 1822 le trouve professeur de physique à la Faculté des Sciences de Caen, et professeur de physique, chimie et astronomique au collège royal de cette ville. Il touche en tout 2600 francs, et ses cours ont commencé le 17 avril. En juin il touche 3000 francs d'appointements. Il est membre du Conseil académique. En septembre il est reçu docteur en sciences. Il habite 33 rue de Bretagne.

En août 1824 il est chargé de prononcer le discours officiel ordinaire qui se fait chaque année à l'ouverture des cours.

En décembre 1825 Charaiso était venu en France pour toucher sa part dans la somme votée par les Chambres pour indemniser les émigrés dont on avait vendu nationalement les biens, somme dont les de la Foye allaient avoir aussi leur part, il pousse par quai Caen et vient faire une visite à son ami.

Une lettre du 7 mars 1829, datée du 201 Rue de Placidémie à Caen, apprend à Charaiso la naissance de la petite Malcolde Thelkla de la Foye née le 4. Son père aurait préféré un fils et lui aurait donné le nom d'Adalbert; le 1<sup>er</sup> est rendu acquiescent d'une maison, un vieux bâtiment dans un jardin, vieux presbytère depuis longtemps sans église.

Le 13 septembre 1837 Charaiso annonce à son ami la mort de sa femme arrivée le 21 mai.

Pareil malheur avait frappé de la Foye le 1<sup>er</sup> juin. Même dans leurs peines, les deux amis étaient faits pour se rapprocher. Une lettre de Louis de la Foye en réponse à celle de Charaiso, manque.

101

malheureusement dans notre série ; mais on la retrouve dans Fulda : "Chamisso und seine Zeit" (Leipzig 1881).

Chamisso ne put supporter son malheur. Il mourut le 21 août 1838. Et ce fut le point final de notre correspondance.

Quant à Louis de la Foye, il mourut à Caen le 2 mars 1842.

Il nous reste à parler de deux lettres ayant trait à la publication de la correspondance de Chamisso. Ces lettres, datées de 1839 et de 1840, font partie du fonds de la Bibliothèque de Berlin. Elles sont adressées par Louis de la Foye à leur ami commun Varnhagen :

"Caen, 3 avril 1839, 1 rue de l'Académie. C'est par les journaux français et par eux seulement que j'ai appris la perte cruelle que nous avons faite en la personne de Chamisso. Depuis longtemps j'étais préparé à l'événement, et cependant il m'a absolument accablé. Voilà deux ans que je vois disparaître peu à peu tous les êtres que j'aime; maintenant je reste seul. Il ne me reste que mon enfant dont l'état de santé a été longtemps très précaire ..... J'ai toutes les lettres de Chamisso; il y en a bien peu de perdues. Il serait peut-être bon de faire imprimer des extraits de toutes celles que nous pourrions trouver. Les miennes sont à ta disposition à condition qu'elles me reviennent. J'ai commencé à les mettre en ordre, mais ce n'est pas une petite affaire car elles sont pour la plupart sans date. Elles sont divisées en quatre groupes : 1° Celles d'avant la guerre; 2° Celles de Genève; 3° France; 4° Celles de Genève,

33

4° enfin les dernières de Berlin. Je ne voudrais pas confier à d'autres mains que les tiennes un trésor qui n'est si cher. Il y a là plus d'une chose que tu ne sais peut être pas et que d'autres ne doivent pas savoir, par exemple ce qui concerne Helmiere de Chezy. Je joins deux lettres d'elle à celles de Chamisso, mais cela doit rester entre nous. Ecris-moi comment je dois t'envoyer ces lettres."

Les lettres furent envoyées effectivement et reçues. Mais Varnhoven n'ayant pas reçu l'apologie, Louis de la Foie se montra inquiet.

Caen. 29 juillet 1840. "Voici plus d'un an, cher ami, que je t'ai envoyé les lettres de Chamisso; je n'ai pas reçu de réponse. Je n'ai pu te revoir car j'ai été long temps et gravement malade. Peu après, je me suis foulé le poignet. Je ne t'écris à grand peine que ces quelques lignes pour te prier de me faire savoir au plus tôt si tu as reçu ma cassette. J'espère cependant qu'elle t'est parvenue, car j'ai lu récemment dans la Revue des Deux Mondes un article d'Ampère dans lequel est traduit un petit passage de mes lettres. Moi aussi je voulais écrire quelque chose sur notre ami pour notre Académie dont il était membre, mais je desirais attendre le retour de mes lettres et en particulier, l'indication de ce que vous avez publié. Laisse-moi le moins long temps possible dans l'attente!"

La famille de la Foie est rentrée en possession de toute la correspondance. Comme je t'ai dit plus haut, elle est la propriété de M. Paul

15  
La famille des Bois de la Roche (le nom a été certifié par  
jugement du tribunal civil de Lincoln en avril 1931) est originaire  
de St Melon des Ondes et de Cancale. Elle porte d'azur à 3  
croix paillées d'or.

25

Desbois, arrière petit fils de Louis de la Foye  
de son mariage avec Julie Caroline de  
Sorelunq; ~~de~~ Françoise. Le mariage de la Foye n'est  
qu'un enfant, une fille qui suit:

Mathilde Thérèse de la Foye née le 4 mars 1829, rue  
de l'Académie n°1 à Caen. Elle épousa à St Malo  
le 24 avril 1855 Paul - Étienne Desbois, né à Lavalley  
(Cotes du Nord) le 31 octobre 1822, fils d'Étienne - Françoise  
Joachim Desbois <sup>officier de marine</sup> & Eugénie Mourin d'Anfeuille. De  
ce mariage est issu:

Charles - Marie Desbois, né à Guingamp le  
8 mai 1861, magistrat, lequel épousa  
à Rennes le 28 janvier 1889 Thérèse  
Ruault - Caro. De ce mariage sont  
issus

- 1° Paul Desbois qui a épousé M<sup>lle</sup> de  
Simon petite fille du seigneur.
- 2° Marie - Thérèse Desbois qui a épousé  
M. Durand de la Redmandière.
- 3° Elisabeth Desbois qui a épousé  
M. de Manneville.